

Soirmagazine

Animé par Naïma Yachir

Numéro 144

soirmagazine@yahoo.fr

Mères-filles fusionnelles : un cordon difficile à couper

L'ENTRETIEN DE LA SEMAINE

«La rupture d'une relation fusionnelle mère-fille doit se faire en douceur»

La relation mère-fille a toujours constitué un lien particulier. Elle devrait s'estomper graduellement dès l'entrée à l'école.

On parle de relation passionnelle ou fusionnelle si ce lien persiste et grandit au-delà de l'âge de la scolarisation.

Pour mieux comprendre ce phénomène, M^{me} Djoudi S., psychologue, répond à nos questions.

Lire en page 12

C'EST MA VIE

Nounou, la nouvelle vocation de Nabila

Nabila, une quadragénaire sociologue de formation, mère de deux filles, a choisi de s'occuper des enfants des autres.

Elle nous relate sa vie de nounou. Une nouvelle vocation qui a changé son existence.

VOYAGE CULINAIRE

Chrîbet el fliou

Nous allons découvrir ensemble une très vieille recette algéroise, une délicieuse soupe très simple à réaliser, onctueuse et parfumée au pouliot (fliou) mais qui est cependant cuisinée dans les villes de l'Est algérien, même si peu de maîtresses de maison la préparent encore aujourd'hui.

Lire en page 13

Elles font tout ensemble et sont quasi inséparables. Jamais l'une sans l'autre. Mère et fille n'ont jamais coupé le cordon ombilical. Elles se téléphonent plusieurs fois par jour, se retrouvent pour déjeuner, font du shopping à deux, se racontent tous leurs petits secrets... Une complicité avec un grand C.

Par Soraya Naili



Photos : DR

Mounia, 32 ans :

Mariée, mère de deux enfants, Mounia entretient avec sa mère une relation quasi exclusive. «Elle et moi avons toujours été proches. Maman est tout pour moi : mon amie, ma confidente, ma sœur... Je ne fais rien sans la consulter. Je l'associe à tous mes projets, à toutes mes sorties, à tous mes bonheurs. Si je suis invitée quelque part, je l'entraîne avec moi. Si j'ai une promenade en vue, je la fais profiter. Elle est dans mon cœur et dans mes pensées à chaque instant. Quand je me suis mariée, elle a eu peur que je m'éloigne à cause de mes nouvelles responsabilités...

Mais couper ce cordon qui nous relie aussi étroitement aurait signifié me priver d'oxygène. Mon conjoint a d'ailleurs dû s'accommoder de cette relation fusionnelle après avoir eu quelques crises de jalousie (rires). Je téléphone à maman jusqu'à 6 fois par jour et la voit au moins 3 fois par semaine. On fait les boutiques, on s'attable pour déjeuner, on papote de tout et de rien. Ma mère vient régulièrement passer la nuit chez moi. Je veux profiter au maximum d'elle. Elle est âgée de 61 ans et je sais que la vie est courte. Je vous signale que j'ai deux autres sœurs, mais aucune d'elles n'entretient une relation aussi fusionnelle avec maman.»

Ibtissem, 43 ans :

Une relation mère-fille trop exclusive ne risque-t-elle pas d'agir comme un poison au fil du temps ? Une grande complicité ne finit-elle pas par empiéter sur la liberté de l'autre ? Comment s'affranchir de sa mère et retrouver son indépendance lorsqu'on ne vit qu'à travers les opi-

nions et le regard de sa génitrice ? Ibtissem (42 ans) a un avis bien tranché sur la question. «J'ai moi aussi entretenu une relation très fusionnelle avec ma mère et j'en suis aujourd'hui encore à me demander si elle n'a eu que des conséquences positives sur ma vie. Professionnellement, je suis comblée puisque j'ai une bonne situation, mais à 43 ans, je n'ai pas encore fondé ma

encore le temps, mais à mesure que les années filent et que les demandes en mariage s'amenuisent, on se met à réfléchir. Je réalise qu'il y a des hommes qui me plaisaient mais à qui j'ai dit non à cause des critiques acerbes de ma mère : pas assez riche, pas assez beau, pas assez charismatique, pas assez... Le danger avec une relation très fusionnelle, c'est de tout voir avec le regard de l'autre, d'adopter ses jugements et de passer à côté de sa vie», regrette Ibtissem.



«J'ai toujours tout fait pour combler les exigences et les désirs de ma mère. J'ai suivi des études de médecine alors que j'étais attirée par l'architecture, j'ai dit oui au mari qu'elle m'a choisi alors que ce n'était pas mon genre d'homme, j'ai eu 3 enfants alors que je n'en désirais que deux.»

Hakima, 46 ans :

La liberté de penser et celle de donner la direction voulue à sa vie sont parfois entravées par une relation étroite entre mère et fille. Hakima nous livre son expérience. «J'ai toujours tout fait pour combler les exi-

en tout cas ce que je ressens !» Un peu, beaucoup, à la folie, passionnément, les relations fusionnelles mères-filles sont à prendre avec des pincettes. Et si ce n'était qu'une histoire de dosage ? C'est aux spécialistes de nous le dire ! ■

ATTITUDES

Par Naïma Yachir

naiyach@yahoo.fr

Les anonymes

Condamnés par une maladie qui les ronge chaque jour un peu plus, des malades, souvent à un âge avancé, s'accrochent quand même à la vie, vouant une confiance aveugle à leur médecin traitant.

Ils ne jurent que par lui, et trouvent en lui réconfort, quiétude et espoir de vivre un peu plus. Ils ne ratent aucun rendez-vous qu'ils préparent comme un cérémonial.

A 75 ans, Rabéa se battait contre un cancer du foie. Elle aimait tellement la vie ! Elle préparait sa visite au cabinet de son toubib au moins trois jours avant le jour J.

Il fallait qu'elle s'assure que l'un de ses enfants serait disponible, elle préférerait sa fille aînée à qui incombait cette mission, qu'elle lui consacrerait toute la journée et qu'elle la raccompagnerait après la consultation.

La visite est imminente. La veille,

après un bon bain, elle s'assoit sur son lit, trie ses documents médicaux : bilans sanguins, radios et scanners. Meticuleuse et très ordonnée, elle range tout dans des enveloppes et chemises qu'elle dispose dans un grand sac qu'elle a acheté spécialement pour.

- Tu es sûre que c'est lui qui sera au cabinet, pas son épouse ? Je suis rassurée quand c'est lui, même si elle aussi est un bon médecin. Tu annules le rendez-vous si c'est elle.

- Ne t'inquiète pas maman, c'est lui, répond sa fille.

Ce soir-là elle manifeste un peu de nervosité, de l'anxiété, mais en même temps de la joie car elle allait voir celui qui allait lui expliquer pourquoi elle souffrait d'une douleur lancinante du côté gauche de son abdomen. Elle allait chercher du réconfort auprès de celui qu'elle

considérerait comme un membre de la famille. Elle avait besoin d'entendre de sa bouche «que ce n'était pas méchant» et qu'après un examen échographique, il lui annonce que son mal n'évolue pas, et qu'elle n'a pas d'ascite, qu'elle n'a pas à s'inquiéter, qu'elle continue à suivre son régime.

Elle sort du cabinet avec le sourire, son visage est resplendissant, sa démarche presque altière, et comme par magie, sa douleur avait disparu.

Elle accepte volontiers l'invitation dans un restaurant chic de la capitale que lui propose sa fille après chaque rendez-vous. Mais Rabéa, après un combat qui aura duré cinq ans, dépérit à une allure inquiétante. Elle abandonne les visites chez son médecin, marche difficilement, et finit par être clouée au lit, mais elle a besoin de lui, son médecin, pour lui «prescrire des remontrances», dit-elle à ses enfants.

- Il ne peut pas m'abandonner comme ça, il faut qu'il vienne me voir, moi sa fidèle patiente. Il ne peut pas refuser.

- Mais maman, il ne répond même plus au téléphone.

Il finira par venir la voir après que les deux filles de Rabéa firent le déplacement à son cabinet.

- C'est un acte humanitaire, il est vrai que vous ne pouvez plus rien pour elle, mais elle a besoin de vous. Vous êtes sa bouffée d'oxygène, un remède pour son moral qui est bien atteint.

Rabéa sera une fois de plus rassurée, elle remontera la pente après qu'il l'ait auscultée. Mais ça n'a pas duré longtemps. Elle décédera quelques jours plus tard.

Son médecin en sera informé par la fille un mois après.

Quatre mois plus tard, la fille de Rabéa se rendra à son cabinet pour une consultation. Elle restera sans voix quand la secrétaire lui demandera des nouvelles de sa maman.

- Elle est décédée, le docteur ne vous l'a pas dit ?

- Non.

Elle sera doublement atterrée quand elle découvrira que sa femme, qui partage son cabinet ne savait pas elle aussi qu'elle était partie.

Rabéa n'était en fait qu'une anonyme pour son médecin. ■